**Compte rendu soumis le 30 avril 2023 pour publication dans *La Lettre de la Société d’Ethnozootechnie***

Henry BONY et Léa MOSCONI (dir.), *Paris animal. Histoire et récits d’une ville vivante*, Paris, Pavillon de l’Arsenal, 2023, 255 p., bibl., ill [ISBN : 978-2-35487-072-0]

Cet ouvrage magnifiquement illustré est le catalogue d’une exposition non moins magnifique organisée au Pavillon de l’Arsenal à Paris et ouverte au public du 29 mars au 3 septembre 2023. Le thème foisonnant des animaux dans la capitale durant les deux derniers millénaires y a donné lieu à une large sélection de documents originaux — gravures, dessins, peintures (de Rosa Bonheur notamment), sculptures, maquettes, photographies, vidéos, etc. — répartis entre quarante-quatre « récits », eux-mêmes regroupés en quatre grandes périodes.

La première période, intitulée « Avant-hier. Petite histoire d’une cohabitation » (p. 13), évoque les jeux du cirque de l’époque gallo-romaine, dont les Arènes encore visibles au cœur de la capitale (dans le Ve arrondissement) portent témoignage, mais aussi l’omniprésence des animaux dans les villes médiévales, élevés dans les cours des habitations et dans les rues où ils causaient de nombreux accidents (parfois mortels comme dans le cas, célèbre, de Philippe de France, fils de Louis VI le Gros, tué en 1131 dans un accident causé par un porc qui fut dûment jugé et condamné à la peine capitale !). Ils étaient également abattus sur la place publique pour servir, avec les poissons, à l’alimentation humaine. Enfin, les animaux étaient utilisés comme ornements en architecture, tandis que les gibiers justifiaient l’aménagement d’allées forestières en étoile et de pavillons consacrés à la vénerie.

À partir de la fin du Moyen Âge — « Hier. Domestiquer la ville » (p. 77) —, l’homme s’efforça de mieux contrôler et de valoriser la présence animale, et aménagea en conséquence la capitale, avec notamment la création de ménageries (du Jardin des Plantes en 1794 puis du jardin d’Acclimatation en 1860), de cirques (cirque d’Hiver en 1852) et d’hippodromes (Lonchamp en 1857, Vincennes en 1863, Auteuil en 1873). Au XIXe siècle, les abattoirs furent repoussés à la périphérie de la ville (comme à la Villette en 1867). Avec la création des égouts parisiens à partir de 1854 sous l’impulsion du préfet Haussmann, commença à se poser la question de la gestion des populations de rats, tandis qu’en surface travaillaient 80 000 chevaux montés et surtout attelés à des véhicules de dimensions variées (des fiacres aux omnibus, en passant par les tombereaux et les tonnes), dont la circulation dense et complexe allait contribuer à dessiner l’agencement de la voierie parisienne. Au XXe siècle, les animaux ne disparurent pas de l’espace public puisque près de la moitié des Parisiens possèdent des animaux de compagnie, chats et chiens principalement, auxquels s’ajoutent des lapins, des hamsters, des oiseaux, des poissons, des reptiles et des amphibiens.

La troisième partie — « Aujourd’hui. Paris est animale ? » (p. 157) — réserve son lot de surprises. Après une première partie quelque peu absconse (« D’un animal à l’autre. Introduire la bête au système architecture », p. 165), viennent trois sections consacrées à des faits peu connus, comme « L’élevage en ville. Transhumances en Île-de-France » (p. 175), entre le parc de la Villette, le parc départemental des Lilas, les talus de la gare Saint-Lazard et du boulevard périphérique, ou « Le chant des oiseaux. Territoires sonores de Paris » (p. 195), ou encore à des phénomènes habituellement passés sous silence, comme « Du rat sur les boulevards aux cafards dans la cuisine. Que fait l’animal indésirable à la capitale ? » (p. 185).

Dans la quatrième et dernière partie, sur « Demain. Une ville vivante » (p. 203), sont notamment évoqués une « Fiction climatique. Vers une tropicalisation de la Seine » (p. 211) et « L’émergence d’une architecture animaliste » (p. 217) destinée à accompagner la cohabitation urbaine et à « loger la biodiversité » (p. 225). C’est que « le devenir animal de la ville » (p. 238) est loin d’être une fiction puisqu’on a recensé dans Paris *intra-muros* plus de 1 300 espèces sauvages : mammifères, oiseaux, insectes, reptiles, amphibiens, poissons, etc. Rappelons, pour clore ce compte rendu, que jusqu’au XIXe siècle, les loups n’étaient pas rares dans la capitale… et qu’ils pourraient bien y revenir prochainement puisque, arrivés à quelques-uns d’Italie au début des années 1990, ils sont déjà parvenus aujourd’hui dans la forêt de Fontainebleau !

Le catalogue s’achève par une « Bibliographie » (p. 243) de quelque 250 références, par les « Biographies » (p. 250) des 20 organisateurs de l’exposition et auteurs du catalogue, et par des « Remerciements » (p. 252) bien mérités.

Au total, et malgré, par endroits, une agaçante complaisance des auteurs envers une certaine bien-pensance contemporaine (dont témoigne l’usage d’expressions telles que « meurtre alimentaire », p. 131, ou « animaux non humains », *passim*), l’exposition et son catalogue sont dignes des plus grands éloges. Il est en effet peu de périodes, d’espèces animales et de recoins de Paris qui échappent à leur vigilance. L’une comme l’autre sont rigoureusement documentés et richement illustrés, et réservent bien des surprises au visiteur et au lecteur, sur un ensemble urbain si proche et pourtant étonnamment méconnu, au moins sous cet aspect.

Jean-Pierre DIGARD

directeur de recherche honoraire du CNRS

vice-président de la Société d’Ethnozootechnie